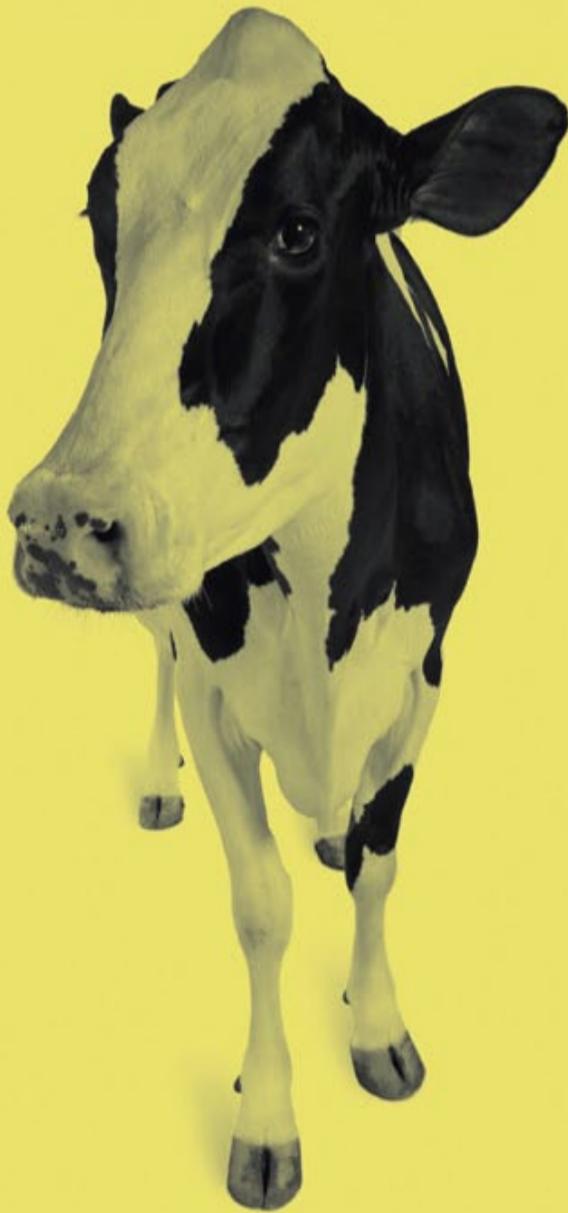


ALAIN POISSANT

Le Sort de Bonté III

ROMAN



LES ÉDITIONS
Sémaphore

DU MÊME AUTEUR

Dehors, les enfants ! Montréal, Leméac, 1980.

J'avais quatorze ans, Montréal, Leméac, 1983.

Irène et ses deux maris, Montréal, Leméac, 1984.

Baillargé, Montréal, Fides, 1986.

La Blonde d'Yvon, Montréal, Éditions du Roseau, 1987 (épuisé).

Vendredi-Friday, Montréal, Éditions du Roseau, 1988 (épuisé).

Carnaval, Montréal, Éditions du Roseau, 1989 (épuisé).

Un ciel bleu rose, prix littéraire de Radio-Canada,
Montréal, *En Route*, avril 2006.

Heureux qui comme Ulysse,
Montréal, Les éditions Sémaphore, 2010.

Le Sort de Bonté III

Les Éditions Sémaphore
3962, avenue Henri-Julien
Montréal (Québec)
H2W 2K2

 514 281-1594

info@editionssemaphore.qc.ca
www.editionssemaphore.qc.ca

ISBN : 978-2-923107-26-4 (PAPIER)

ISBN : 978-2-923107-79-0 (PDF)

ISBN : 978-2-923107-80-6 (EPUB)

© Les Éditions Sémaphore et Alain Poissant 2013

Dépôt légal : BAnQ et BAC, deuxième trimestre 2013

Diffusion Dimedia
www.dimedia.com/

Distribution du Nouveau-Monde
www.librairieduquebec.fr/

Couverture :

Marie-Josée Morin
m-j.morin@entrep.ca

Éditions électroniques :

Jean Yves Collette, Anne-Marie Arel
info@vertigesediteur.com

Les Éditions Sémaphore remercient le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à son programme de publication ainsi que la Société de développement des entreprises culturelles du Québec.

ALAIN POISSANT

Le Sort de Bonté III

ROMAN

 LES ÉDITIONS
Sémaphore

À Sylvie

1

UNE FERME DANS UN RANG, une ferme modèle comme le sont devenues les fermes du Québec à partir des années soixante. Vastes champs épierrés et drainés en profondeur. Arbres isolés dressés sur l'horizon comme des babioles sur une tablette. Bâtiments de tôle galvanisée scintillants au soleil. Vaches noir et blanc attachées devant une mangeoire et un abreuvoir douze mois par année. Des Holsteins ossues et pataudes qui souffrent souvent de boiterie à cause du manque d'exercice et de la rudesse des planchers de ciment. On a brûlé leurs cornes à très jeune âge et les longues frisettes de poil qui couvrent maintenant la cicatrice leur donnent un doux air égaré d'animal en peluche. Dans la laiterie adjacente à l'étable est affichée sur un mur la photo des taureaux reproducteurs. En marge de chaque photo, une main pressée a écrit le prix de chaque pipette de semence, prix qui comme toute chose en ce monde suit l'offre et la demande. L'inséminateur se présente dans les six heures suivant un appel téléphonique avec le sperme conservé dans un bassin d'azote liquide. Il enfile un long gant de plastique qui lui couvre tout le bras et l'épaule. Il tasse la queue de la future génitrice. Retenue par son carcan ou sa chaîne, celle-ci lève la tête une seconde et courbe le dos tandis que la main tâtonnante s'enfonce en elle. Chez les éleveurs qui ont l'œil pour reconnaître les signes

d'ovulation, le taux de réussite de cette version ultra-sélective de la fécondation est aussi élevé qu'une saillie. La vie étant la vie, il arrive cependant que le procédé échoue. Des bêtes qui ont vêlé à quelques reprises déjà paraissent tout à coup stériles. De telles bêtes, on les appelle anneillères.

Bonté III était anneillère. L'inséminateur était venu plusieurs fois. En vain. Mois après mois, les signes d'ovulation revenaient – les mêmes signes que chez tous les animaux : sa vulve était enflée et un mucus clair s'en écoulait. Conclusion : il y avait ovulation, mais aucun embryon ne se développait dans son utérus.

Bonté III avait cinq ans. À cet âge, une vache est d'ordinaire à son meilleur. Meilleur est un terme comptable. Une ferme laitière est une entreprise et doit être gérée comme telle. De ce point de vue, les jours de Bonté III étaient comptés. Compté n'était pas un vain mot. Elle avait été une très bonne représentante de sa lignée. Une vache n'a pas à essayer d'être une vache. Sa vie est celle d'une vache : un cycle obligé. Un cycle qui se prête facilement aux additions et soustractions comptables. Elle mange. Elle boit. Elle rumine. Elle pisse. Elle chie. Tout cela coûte tant. Elle ovule. Elle porte un petit. Elle met bas. Elle fabrique du lait. Tout cela rapporte tant.

Francis était éleveur de vaches. Il en trayait matin et soir une quarantaine comme Bonté III. Il leur procurait le boire et le manger. Il ramassait leurs déjections et les répandait dans les champs. Au besoin, il appelait le vétérinaire et il achetait le sperme congelé de l'inséminateur. Il avait fait tout cela pour Bonté III, comme il l'avait fait pour sa mère Bonté II et sa grand-mère Bonté I, en retour de leur lait. Donnant, donnant. La seule chose à faire maintenant pour Bonté III était d'appeler le boucher.

Parce que c'est ça qui est ça, pensa Francis.

Il piqua la fourche dans une galette de foin. Il s'avança et poussa la galette d'un geste habile sous le museau de Bonté III. Le foin sentait bon l'herbe verte et la poussière des prairies.

À moins que...

Il piqua la fourche dans une autre galette de foin et s'avança.

Quand toutes les vaches eurent reçu leur ration, Francis reposa la fourche. Il prit un seau de plastique propre et y versa de la poudre de lait et de l'eau. Le train achevait.

Les bêtes d'élevage occupaient une autre partie de l'étable. Francis approcha le seau de poudre de lait délayée de la gueule du plus jeune. Il était né quatre jours plus tôt et, maintenant qu'il avait bu le colostrum de sa mère, il arrivait déjà à l'étape du sevrage. Francis trempa un doigt dans le lait et mit ensuite son doigt dans la gueule du veau. Le veau téta le doigt en donnant en vain des coups de tête sur un pis imaginaire. Patiemment, Francis attira la gueule du veau dans le seau. Bois ! dit-il. Bois ! Le veau lâcha le doigt et leva le museau. Il avait des yeux tristes et nuls. Parfois, il fallait quelques jours pour transformer le réflexe de succion en réflexe d'avaler le liquide à grandes lampées. Bois ! Bois, niaiseux ! Francis retira son doigt et d'un mouvement brusque plongea la gueule du veau dans le seau. Le veau s'ébroua et beugla. Ils recommencèrent. Quand il eut bu jusqu'au fond du seau, ses yeux devinrent calmes et chauds.

C'était une génisse. Un mâle aurait été, dès les premières heures, expédié à un repreneur qui l'aurait engraisé pour la boucherie.

Les autres génisses étaient âgées entre une semaine et un mois. Passé un mois, les veaux avaient tout oublié des mamelles de leur mère et mangeaient de la moulée et du foin sec comme les autres bêtes de l'étable.

Francis éteignit les lumières et laissa la radio jouer à plein volume. Passant derrière Bonté III, il lui regarda la vulve. La faire abattre lui coûtait. Par sa mère et par son père, elle était issue d'une lignée de championnes. Des grosses et grandes bêtes de conformation parfaite et à la robe presque toute blanche. Sans aller jusqu'à proclamer haut et fort qu'il aimait ses vaches, Francis pouvait se vanter de prendre grand soin d'elles. Le rendement laitier de Bonté III lui avait apporté beaucoup de fierté et la fierté d'un vacher était une denrée rare.

Mais bon, c'est ça qui est ça, se redit-il.

Il avait déjà la cigarette à la bouche et il l'alluma aussitôt la porte franchie. Il s'était levé à cinq heures trente et la hauteur du soleil lui indiquait qu'il passait huit heures. Son estomac gargouillait. La cigarette lui donnait d'agréables vertiges. Il s'appuya au mur. Tout en continuant de fumer et de réfléchir au sort de Bonté III, il inspecta ses vêtements. Quelques brins de foin ou de paille s'étaient accrochés à sa veste, mais dans l'ensemble il lui sembla que sa tenue échappait à toute critique. Après tout, il travaillait dans la merde des heures de temps. Certaines journées, il en avait pour ainsi dire jusqu'en dessous des bras. Même après une longue douche et un déluge de savon, il sentait – il sentait la vache comme s'il avait lui-même fait partie du troupeau.

Au-delà de la rivière, le soleil faisait fondre les derniers tas de neige. Comme il se dirigeait vers la maison, Francis entendit les

premières outardes du printemps. Ah honk. Ah honk. Ah honk. Une main en auvent devant les yeux, il chercha haut dans les airs la formation en V. La volée se dirigeait vers le nord. On aurait dit un seul oiseau en pièces détachées se mouvant avec un bel ensemble.

C'est quelque chose, pensa Francis, vraiment quelque chose.

Il regarda longtemps. Trois fois, l'oiseau de tête se déporta vers la gauche et fut remplacé par celui qui suivait. Ah honk. Ah honk. Ah honk.

C'est quelque chose, vraiment quelque chose que d'aller d'un bout à l'autre des Amériques juste pour forniquer et ensuite élever une couvée.

Francis n'avait jamais quitté ses vaches et ses champs. Il n'avait jamais voyagé. Il n'avait jamais dormi ailleurs que dans son lit, sur une balle de foin dans l'étable en attendant un vêlage, parfois sur la galerie, l'été. Quand son père était mort subitement sur son tracteur à l'âge de trente-neuf ans, Francis avait compris qu'il ne partirait pas. Ses voyages, il les empruntait aux oiseaux migrateurs. Il prenait son tour à la tête de la volée. Il picossait dans les herbages d'une baissière. Le cou raide comme une barre, il faisait le guet. Il dormait la tête sous l'aile. Il cacardait. L'être de fiction, c'était lui-même.

Ah honk. Ah honk. Ah honk.

La volée se rétrécit lentement et disparut. Dans l'air frais du matin, Francis resta longtemps à écouter les cris rauques.



Une fois son déjeuner avalé, Francis alluma sa deuxième cigarette de la journée. Il la garda longtemps entre ses lèvres tout en réfléchissant au sort de Bonté III.

Toutes les vaches étaient couchées quand Francis retourna à l'étable. Il s'approcha de Bonté III et la fit se lever. C'est ça qui est ça, dit-il de sa voix bienveillante. Elle s'attendait à ce qu'il lui donne une poignée de moulée et il lui en donna une. Elle mangea au creux de sa main et se recoucha aussitôt. Ton règne achève, dit-il en s'éloignant pour téléphoner au boucher.

Une fois le train fini, Francis alluma sa troisième cigarette.

Il se dirigeait vers la grande remise quand une nuée d'outardes survola la ferme avant de se poser au bord de la rivière. Il les regarda picosser dans la boue.

Une ferme était un spectacle continu. Il y avait le ciel. Il y avait les vaches. Il y avait les chiens et les chats. Il y avait les outardes. Il y avait les pigeons. Il y avait les moineaux. Il y avait les fermiers eux-mêmes qui, dès les premiers beaux jours de printemps, sortaient leurs tracteurs et leur machinerie pour les ranger à la vue le long des hangars et des remises.

À midi, Francis rentra dîner. Sa mère l'accueillit comme d'habitude. Ils mangèrent sans rien dire. Francis alluma ensuite sa quatrième cigarette, debout à la fenêtre. Il se disait que le ciel et la terre ne faisaient qu'un. Une même face. Une même farce.

Il s'étendit quelques minutes directement sur le plancher du séjour, près de la prise d'air de la fournaise, et fit un petit somme comme d'habitude. Après, il sortit avec sa gabardine sur l'épaule.

Le ciel et la terre ne faisaient toujours qu'un. Il brancha un boyau et lava les tracteurs et la machinerie à la laveuse à pression. Pendant

qu'ils séchaient au soleil, il fuma une cigarette en regardant le ciel et la terre.

C'était immanquable. À force de regarder ainsi, il finissait par se poser des questions. Des questions qui, aussitôt posées, se délitait tout aussi vite que la fumée de ses cigarettes.

Comment l'air et les astres au fond du ciel étaient-ils devenus le royaume de Dieu ? Il y avait forcément une histoire de Dieu, une chronologie extraordinairement ordinaire. Jamais personne, jamais un livre ne lui avait raconté une telle histoire. Tout n'avait-il pas une histoire ? Du plus grand au plus insignifiant ? Même une vache avait son histoire.

Il avait entendu, quelque part à la radio, des gens instruits dire que Dieu était mort. Ils n'avaient pas donné de détails. L'important, pour eux, semblait ailleurs. Francis n'avait pas tout compris. Une question, cependant, le chicotait. Elle concernait justement la mort. Il se mettait à la place des premiers hommes, pris dans leurs cavernes avec le cadavre pourrissant d'un parent, d'un enfant, d'un ami. Que faire ? Comment disposer d'un parent, d'un enfant, d'un ami, du lien immatériel qui naissait dans le cœur et survivait à la décomposition de la chair ?

Il était quatre heures quand Francis vit enfin le camion déboucher de la montée. Son visage s'anima et il écrasa sa cigarette. Le chauffeur ralentit et baissa la vitre. Francis, c'est où ? demanda-t-il. Francis pointa le ciel et les bâtiments.

C'est ici !

Il guida la manœuvre du camion jusqu'à la porte de l'étable. Le chauffeur descendit, baissa la passerelle de chargement. Francis détacha Bonté III. Elle le suivit docilement. Il grimpa dans la

boîte du camion et elle grimpa avec lui. Il l'attacha et lui donna une taloche affectueuse. Sa grosse tête frisottée se tourna et dans ses yeux grands comme des soucoupes, Francis vit défiler une série de questions. Le genre de questions qui ne se trouvent pas dans un quiz. Parce que c'est ça qui est ça, répondit-il.



La semaine suivante, le travail dans les champs s'ajouta aux soins aux vaches. Francis arrêta le tracteur. Il se sentait hébété. Il se sentait seul. En cinq jours, il n'avait dormi qu'une vingtaine d'heures.

La chaleur ondoyait à l'horizon. L'air était bleu comme le feu d'une torche. Il y avait des mirages. Beaucoup. Des arbres changeaient de place. Le ciel secouait la terre, qui tremblait.

Quand Francis tourna la clé et coupa le contact, un silence *fortissimo* se jeta sur lui. Il ferma et rouvrit les yeux plusieurs fois. La berlué. Des gens marchaient là, devant, dans la poussière qui vibrait et tourbillonnait. Plein de gens. Une foule. Des hommes et des femmes et des enfants. Ils avançaient comme les nuages que le vent pousse et qui n'ont connaissance d'autre destination que le silence. D'où venaient-ils ?

Il n'avait pourtant rien bu. Rien fumé. Ces gens marchaient dans une sorte de flux instable. Ils marchaient l'un dans l'autre, se dédoublaient, et, à la fin, ne semblaient pas avoir avancé d'un pas. Barrés là, pensa Francis. Comme si rien de bon ne les attendait. Peut-être pas encore morts pour de vrai, mais proches de crever. Des poqués ?

Le Sort de Bonté III
d'Alain Poissant
composé en Jenson corps 20
a été mis en ligne
en avril deux mil treize.